

Rien de semblable de la part des missionnaires. Aucune intervention politique, aucune manœuvre diplomatique pour terminer cette guerre affreuse, pas plus qu'ils n'avaient intrigué pour faire recourir aux armes, bien qu'on les en ait accusés. Ce n'est pas sur leur avis, ambitieux d'influence, mais spontanément que se groupèrent autour du tombeau de Montfort les services de l'armée angevine, à Cholet les magasins, à Mortagne l'atelier de réparation, à Châtillon le siège du conseil supérieur, et à St-Laurent même, dans la maison des Filles de la Sagesse, l'hôpital où furent soignés indistinctement les blessés des deux partis.

Mais ils parlaient et ce fut là leur crime... Aujourd'hui certains ne leur en feraient-ils pas reproche ? Si les Vendéens se trouvaient acculés à choisir entre le schisme et la guerre civile, la pire de toutes les guerres, eussent-ils été coupables aux yeux même de Dieu, se dit-on, s'ils avaient opté pour le premier de ces maux ? Mais les missionnaires les fanatisèrent ! Avec M. de Beauregard, alors vicaire général à Poitiers qui, lui non plus, ne gardait pas le silence, ils furent donc, ce serait la conclusion, bien qu'à leur corps défendant, les grands coupables de la révolte et de tous les maux qui s'ensuivirent.

La Vendée se fait gloire de se dire la fille de Montfort. Et elle l'est en effet. Elle tenait tellement de lui par lui-même et par ses fils ! Elle vivait de son souvenir, et c'est lui qu'elle reconnaissait et vénérât dans les missionnaires qu'il avait obtenus du ciel et pénétrés de son âme. Elle était et n'était pas une œuvre posthume de Montfort, et quelle œuvre ! tant il se survivait en eux. Comment Dieu, lorsque, en même temps qu'il la choisissait et la préparait pour défendre héroïquement sa cause, il suscitait un apôtre populaire aussi exceptionnel que Montfort, ne les aurait-il pas unis dans ses desseins ? Ne méritaient-ils pas, elle d'avoir un tel Père, et lui d'avoir une telle fille ? (2)

(2) Nous avons relevé que dans l'insurrection vendéenne les missionnaires de Saint-Laurent s'étaient gardés de toute intervention politique et de toute manœuvre diplomatique. Nous restons fidèle à un tel esprit. Nous déplorerions que l'on tire de nos pages le moindre encouragement aux initiatives que couvrent du patronage de Montfort des catholiques animés d'un zèle ardent pour la rénovation religieuse de la France, et aux interprétations qu'ils croiraient pouvoir donner à sa prophétie sur les apôtres des derniers temps.

CHAPITRE XXVII

LES PREMIERES RECRUES DE MONTFORT POUR SA COMPAGNIE DE MISSIONNAIRES

Au cours du carême de 1716, l'homme de Dieu envoyait à Notre-Dame des Ardilliers sous la conduite de M. Mulot et de M. Vatel, les trente-trois Pénitents blancs de Saint-Pompain pour obtenir de Dieu de bons missionnaires. Il ne verra pas la réalisation de ses vœux. Quand il mourra le 28 avril de cette même année, la petite Compagnie tant implorée du ciel ne possèdera que des éléments subsidiaires, quatre Frères unis à lui dans la pauvreté et l'obéissance, et encore par des vœux annuels, comme il le dit dans son testament (Grandet, p. 256). Peu après les obsèques, M. Mulot était allé rejoindre M. Vatel à Saint-Pompain. L'un et l'autre encore jeunes ne se reconnaissaient aucun talent pour la prédication. Jusque là leur ministère s'était borné à entendre les confessions. Cependant M. Mulot n'oubliait pas la promesse que Montfort en mourant lui avait faite de lui obtenir de Dieu la grâce de le remplacer dans les missions. Il était là depuis deux ans, avec M. Vatel, priant, exerçant le ministère à Saint-Pompain et dans les paroisses environnantes, attendant l'heure de la Providence, lorsque, vers la fin du carême 1718, le curé des Loges les pria de venir travailler dans sa paroisse. Croyant qu'il ne s'agissait que d'entendre les confessions, ils acceptèrent. Quel fut leur étonnement lorsque le curé leur dit qu'il avait annoncé au prône une mission en règle donnée par les successeurs de Montfort. Leur première pensée fut de désavouer un engagement dont ils n'avaient pas compris toute l'étendue ; mais le curé insista et il fallut se rendre. Ils se contenteraient de faire des lectures pieuses et d'y ajouter quelques réflexions. Et voici le miracle. Écoutons M. l'abbé de Hillerin, chanoine et trésorier de l'église cathédrale de la Rochelle, parlant en particulier de M. Mulot dont il avait entendu les premières instructions. « Un sujet, dit-il, pour le premier exercice du jour et le paraphraser sans art suffisant pour faire

couler les larmes de tout l'auditoire et en exciter les sanglots ; jusque là que l'on pouvait démêler la forte impression que ses paroles faisaient sur le cœur des assistants par l'éclat terrible de leur douleur qu'ils ne pouvaient contenir et qui les mettaient hors d'eux-mêmes. Ces effets n'étaient dus, continue-t-il, ni à la véhémence du prédicateur qui se servait pour lors d'un ton radouci, ni à l'impression de certaines vérités qui terrassent, ce que son sujet ne demandait pas, mais à des considérations et des affections en termes de prières dont on n'a pas coutume d'être ébranlé au delà de quelques soupirs ». M. Mulot, dans les grandes matières donnait beaucoup de pathétique à ses expressions par le zèle de l'onction et le feu de la charité dont il les animait, mais tout cela était dépourvu des ornements du langage et d'un ordre que l'on ne néglige pas dans les instructions publiques lorsqu'on a dessein de toucher. Indépendamment des règles ordinaires et de l'étude qu'elles demandent pour en faire l'arrangement, M. Mulot pénétrait et brisait les cœurs d'une manière si vive et si sensible que tous les efforts de l'éloquence humaine tenteraient vainement d'en approcher. (Besnard livre X)

Le bruit de ce succès prodigieux se répandit rapidement. Les demandes de mission ne cessent d'arriver aux deux saints prêtres et, leur réputation allant croissant, trois ecclésiastiques, de ceux qui venaient leur prêter main-forte, renoncent à des postes importants pour s'adjoindre à leur compagnie. Désireux, ainsi que les missionnaires, de donner plus de solidité à la société naissante, les curés de Saint-Pompain et de Saint-Jouin-de-Milly adressent une supplique au Souverain Pontife, le priant de bénir les missionnaires et de leur accorder des indulgences et des faveurs spéciales. Appuyée des attestations élogieuses des évêques de Poitiers et de la Rochelle, cette démarche a plein succès.

Sur la fin de l'année suivante 1720, la petite compagnie s'enrichissait d'une précieuse recrue dans la personne de M. Le Valois, cet ancien élève du Séminaire du Saint-Esprit que Montfort, à son passage dans la maison en 1713, en quête d'aspirants missionnaires, avait coiffé de son chapeau, en disant : « Celui-là est bon ; il m'appartient ; je l'aurai ». Aussi mortifié qu'il était pieux, M. Le Valois se sentait intérieurement de plus en plus pressé de suivre l'homme apostolique lorsque celui-ci vint à mourir. Il crut que c'en était fait de son dessein. Cependant, après son ordination sacerdotale, il était demeuré au Séminaire pour se mieux préparer au ministère évangélique. Il

s'y trouvait encore en 1720 quand un événement surnaturel lui fut un nouvel appel de Montfort.

M. Vatel, en annonçant au Séminaire du Saint-Esprit la mort du missionnaire, avait joint à sa lettre deux petites estampes représentant le serviteur de Dieu. M. Le Valois en demanda une. L'ayant obtenue, il la plaça dans sa chambre en bonne place parmi d'autres images vénérées.

« Il se trouvait alors dans la maison, écrit le P. Besnard (livre X) un jeune ecclésiastique qu'on croyait possédé et qui au jugement des personnes expérimentées en avait toutes les marques. Cet ecclésiastique entra un jour dans la chambre de M. Le Valois et, agité par une de ces crises qui lui étaient assez ordinaires, il prit l'image et la déchira en trois morceaux dont l'un fut jeté dans la cour, l'autre resta dans la chambre et le troisième où était la tête fut ramassé par un jeune homme qui voulait la faire dessiner. C'était un jour de congé ; on alla à la promenade. Au retour, M. Le Valois trouva dans la cour leur possédé qui lui dit : « Tu n'as qu'à aller dans ta chambre, tu verras quelque chose de beau ». En attendant ce propos il charge dans sa poche s'il avait bien sa clef. Il l'avait en effet. Arrivé à sa chambre, il la trouva bien fermée, il examine la serrure, n'y voit aucun dérangement, bien assuré d'ailleurs qu'il n'y avait point d'autre clef dans la maison avec laquelle on pût ouvrir sa porte. Il entre donc et examine ce qui avait pu donner lieu au discours que lui avait tenu l'énergumène. Sa surprise fut extrême lorsqu'il aperçut l'image de M. de Montfort remise fort proprement à sa place et des lignes fort délicates comme des cicatrices dans les endroits où elle avait été déchirée, en sorte qu'à peine pouvait-on reconnaître qu'elle l'eût été. Il sentit en même temps une odeur très suave, de même que si toutes les fleurs les plus odoriférantes eussent été rassemblées dans la chambre et cette odeur sortait de l'image, ainsi qu'il le fit remarquer à Cavis et à plus d'une douzaine d'autres messieurs du Séminaire, ce qui dura plusieurs jours au grand étonnement de toute la maison. Ce qu'on remarqua encore c'est que les autres images qui étaient collées auprès de celle de M. de Montfort et qui avaient été déchirées de la même manière ne s'y trouvèrent point replacées. Cette merveille a été certifiée par treize témoins dignes de foi le 8 novembre 1721, à Paris... »

Le P. Besnard, étant de passage au Séminaire du Saint-Esprit

en 1746, vit lui-même cette image et entendit le récit des faits de la bouche de deux directeurs, M. Cavis et M. Thomas.

Peu de temps après, M. Le Valois se mettait en route, à pied et sans argent, pour Saint-Laurent. Il y resterait quelques jours à prier sur la tombe de M. de Montfort avant de rejoindre les missionnaires. Il y trouva déjà installée, mais combien pauvrement ! la Sœur Marie-Louise de Jésus qui commençait à y rassembler ses filles. La sainte religieuse fut si édifiée d'un long entretien qu'elle eut avec lui qu'elle aurait voulu le garder comme directeur de la communauté naissante. Sa dévotion satisfaite il se rendit à Niort pour prendre part à la mission qui devait s'y donner.

L'année suivante, le 7 avril 1721, le marquis de Magnanne acquérait à Saint-Laurent, pour y loger les missionnaires une maison misérable (il ne put trouver mieux), dite alors du *Chêne-Vert* et aujourd'hui le *Petit Saint-Esprit*. Aux vacances de l'année suivante M. Mulot et ses confrères vinrent y habiter et travaillèrent de leurs mains à achever de la mettre en état.

Mais ce n'était pas tout d'avoir une maison et une règle commune ; il fallait un supérieur. Par nomination de l'évêque de la Rochelle, M. Mulot l'était déjà des Filles de la Sagesse, et pratiquement il l'était aussi de ses confrères qui le regardaient comme le successeur de Montfort ; mais il n'en avait pas le titre. La petite communauté fit une retraite de huit jours. Puis on procéda à l'élection. Tous les suffrages se portèrent sur M. Mulot.

« Le premier acte d'autorité du nouvel élu, écrit le P. Dalin (p. 457) fut de recevoir les vœux des trois ou quatre missionnaires et des cinq ou six Frères auxquels il assigna dès lors un costume particulier ». (1)

Ainsi, plus de six ans après la mort de son fondateur, se trouva entièrement constituée avec ses deux éléments, Pères et Frères, et dans l'état religieux que Montfort avait voulu, la petite Compagnie tant désirée. Comme le sera la Vendée, elle sera aussi, d'une certaine façon, la fille posthume du saint missionnaire.

(1) Deux membres de la Communauté refusèrent de faire des vœux, le P. Guillemot et le F. Mathurin, le premier en raison d'un manque incroyable de constance, le second à cause de scrupules qui ne cessaient de le tourmenter.

Nous avons raconté la vocation du P. Mulot, celle du P. Vatel et celle du P. Le Valois. Voici celle du premier frère de la Compagnie, le F. Mathurin.

C'était à Poitiers en 1705. Le missionnaire entendait les confessions dans l'église des Pénitents lorsqu'il voit entrer un jeune homme qui se met à dire son chapelet avec tant de dévotion que, les confessions terminées, il va vers lui, l'interroge, lui demande qui il est et dans quel dessein il est venu à Poitiers « Je voudrais entrer chez les Capucins. Je suis de Bouillé-Saint-Paul. Un de leurs Pères est venu prêcher dans ma paroisse. C'est ce qui m'a donné cette idée qui me semble de Dieu. En arrivant à Poitiers, j'ai vu d'abord cette église et j'y suis entré. — Pourquoi ne viendriez-vous pas travailler avec moi dans les missions ? Suivez-moi. C'est là votre vocation ». Le jeune homme se leva. Montfort lui remit une discipline de fer, puisqu'il se sentait appelé à une vie pénitente. Quelque peu étonné, Mathurin Langeard (c'était son nom) la prit et suivit l'homme de Dieu. Il ne mit pas grand temps à connaître celui qui l'avait appelé. Il s'attacha à lui et à ses successeurs. Pendant cinquante ans il accompagnera la petite troupe dans les missions, faisant le catéchisme, l'école aux enfants, et chantant des cantiques. Il terminera ses jours à Saint-Laurent le 22 juillet 1760. Après la mort du Saint, il avait reçu la tonsure des mains de Mgr de Foudras, coadjuteur de M. de la Poype, à la mission de Jaulnay en 1722.

Dans son testament Montfort nomme, en plus de Mathurin, six Frères, dont quatre ayant prononcé des vœux. Le F. Jacques à la si belle voix, scrupuleux lui aussi, n'était point de ces quatre. Il n'en resta pas moins attaché à la Communauté et le P. Besnard lui doit plus d'un détail sur la vie du saint missionnaire, qu'il avait accompagné pendant huit ans.

Nous avons vu l'aumônier de l'hôpital de Poitiers proposer aux Demoiselles gouvernantes la vie religieuse comme le meilleur moyen pour elles d'être au service des pauvres. Il ne s'interrogea pas davantage sur leur vocation. Il estimerait ce point acquis si elles entraient dans ses vues, reconnaissaient l'excellence de l'état religieux et consentaient à se renoncer complètement pour la plus grande gloire de Dieu et le meilleur service du prochain, car il jugeait à bon droit que cette intelligence et cette résolution ne pouvaient être que le fait de la grâce. Heureuses gouvernantes si Dieu les prévenait de cette grâce et

qu'elles y répondissent ! Sans doute le Saint agit-il de la même façon à l'égard de ses humbles auxiliaires laïcs, leur proposant la vie religieuse, sans rejeter ceux qui n'osèrent s'engager dans cette voie.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ces bons Frères si utiles à la petite Compagnie c'est qu'ils se montrèrent dignes de Montfort. Ils furent eux aussi, ainsi que leurs successeurs, comme un bâton entre les mains de leurs supérieurs et le peuple ne fit point de différence dans son estime entre Pères et Frères. Tous étaient également considérés comme des saints.

Bien plus, ce sont eux qui payeront le plus lourd tribut à l'orgie révolutionnaire. Nous avons dit la mort de quatre d'entre eux. Deux autres dont on n'entendit plus parler subirent sans doute le même sort. Ce que la Compagnie de Marie doit au sang de ces martyrs, c'est le secret de Dieu. Il dut peser lourd dans la survivance de la Congrégation qui sortit si anémiée de la tourmente et non moins dans l'envoi que Dieu lui fit, moins de trente ans après, d'un homme tel que le P. Gabriel Deshayes. Celui-ci ne se contentera même pas de la relever. Supérieur général des Missionnaires et des Filles de la Sagesse de 1821 à 1841 et, à ce titre, successeur de Montfort si soucieux de multiplier les écoles, il croira entrer pleinement dans les vues du saint apôtre en complétant son œuvre par la consécration à l'enseignement populaire de Frères qui formeraient sous son autorité et aussi, dans sa pensée, sous celle de ses successeurs, une Congrégation à part, laquelle devait lui emprunter son nom, les Frères de St-Gabriel, 2.000 aujourd'hui, tous si montfortains de cœur et d'esprit que nous estimerons pouvoir les mettre plus loin au nombre des familles spirituelles de Montfort.

CHAPITRE XXVIII

L'ADMIRABLE COPIE

« Vive Jésus ! vive sa Croix ! Ma très chère fille, souvenez-vous du beau nom que vous portez qui est celui du Calvaire ; vous ne devriez pas être un moment sans être ornée de la chère Croix, et vous devriez en faire tous les jours vos plus chères délices, en vous souvenant que le Calvaire a eu l'honneur de porter le cher arbre de vie sur lequel pour votre amour et pour le mien a été crucifié notre aimable Jésus. Ah ! si nous étions vivement pénétrés de ce divin amour, que nous n'aurions garde de nous plaindre de nos petites infirmités et de nos peines ! Bien au contraire, nous n'aurions point de plus grande satisfaction que de n'être pas un moment sans souffrir ».

A cette lettre adressée à une des premières filles de la Sagesse, Sœur Marie du Calvaire, le lecteur aura cru sans doute reconnaître la pensée, l'accent, la plume du Bienheureux de Montfort.

Et à celle-ci pareillement :

« L'administrateur dont vous me parlez n'est que l'instrument dont Dieu se sert pour vous éprouver et pour épurer votre vertu. Ces sortes de gens nous rendent plus de services devant Dieu que ceux qui nous flatteraient. Le courage avec lequel vous soutenez l'épreuve vous assure par avance un degré distingué de mérite et de gloire. Encouragez aussi nos pauvres filles à faire un bon usage des croix que le Seigneur dans sa miséricorde leur ménage et faites-leur comprendre qu'elles seraient bien à plaindre si notre divin Epoux, Jésus-Christ, nous refusait ce témoignage de son amour et cette part de sa gloire ».

Mais en voici une troisième qui révèle encore mieux le grand amant de la croix avec son style biblique et son assurance de prophète :

« Rassurez-vous sur le sort de votre communauté. Le bras de Dieu n'est pas raccourci, et comme ces instituts sont des œuvres